TEMPERATURE

Du 10 novembre 1903.

Thermomètre de E. et L. Claitel, Opticiens No 121 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
8. du matin....	64	18
Midi.....	74	23
3 P. M.....	72	22
6 P. M.....	72	22

LA LIGUE -DES- QUATRE-ETATS.

Immigration.

Depuis quelques années, depuis quelques mois surtout, il se produit dans le Sud de l'Union, dans le Sud-Ouest spécialement, et dans la Louisiane qui en est le centre, un mouvement prodigieux dont on ne saisit pas encore nettement toute la portée, mais qui doit conduire presqu'infailliblement aux plus glorieux résultats, à la transfiguration du pays.

Nous voulons parler de la Ligue des Quatre Etats du Texas, de la Louisiane, du Mississipi, de l'Alabama, en vue d'y développer l'immigration, et de lui donner des proportions inconnues jusqu'ici, car si rapide que soit la marche, elle est encore trop lente aux yeux de nos vrais patriotes.

Le point de départ, le foyer de toute cette activité fiévreuse, c'est la Nouvelle-Orléans et tout particulièrement l'Union Progressiste qui entreprit tant de grandes choses récemment et les a presque toutes completement réussies.

L'idée d'un groupement indépendant de trois ou quatre grands Etats, ayant les mêmes idées, les mêmes besoins, les mêmes aspirations, vivant sous un même climat et cultivant sur un sol de même nature les mêmes produits, en vue d'une œuvre grandiose comme celle de l'immigration, est absolument neuve; elle mérite d'attirer toutes les attentions, de provoquer les plus nobles efforts, car elle est absolument juste. Il est même étonnant qu'on ne l'ait pas plus tôt mise en pratique. Cette mise en commun de toutes les activités d'une même région est on ne peut plus heureuse et il faut féliciter les hommes honnêtes et sensés qui ont songé à la mettre en application.

Elle vient de se réunir en convention, cette Ligue des Quatre Etats, ici même, dans le local de l'Union Progressiste, et, dès les premiers moments, les nombreux assistants ont compris qu'il y avait là une grande et noble entreprise à accomplir. Aussi toute la population a-t-elle fait un chaleureux accueil aux délégués.

Les grandes compagnies agricoles, manufacturières et de transports, ainsi que tous les organes de la Presse, se sont fait un devoir de prêter généreusement leur concours à cette œuvre noble entre toutes. Elle est toute jeune encore et elle sort à peine du berceau, mais elle compte parmi ses patrons et ses adhérents l'élite de notre population active et intelligente. Voila trop longtemps que le Sud-Ouest est relégué au second rang dans la marche rapide qui entraine le nouveau monde sur la route du progrès. Son tour est venu de prendre la tête de colonne et il y opérera des prodiges qui étonneront l'humanité.

Exposition de St-Louis.

Les préparatifs de l'Exposition du Centenaire de la Cession du Territoire de la Louisiane par la France aux Etats-Unis se poursuivent avec activité et les travaux avancent rapidement.

La Direction n'épargne rien pour attirer l'attention publique et stimuler la curiosité des étrangers. C'est ainsi qu'elle a fondé une sorte de musée où seront exhibés de nombreux souvenirs de la lutte héroïque des Boers contre les Anglais.

On admirera beaucoup un superbe obélisque qui ornera la grande entrée de la section métallurgique.

La Direction a avec raison apporté des soins infinis aux différentes exhibitions de l'agriculture et du fermage. Ils exposeront de magnifiques animaux de ferme et de basse-cour dont quelques uns seront véritablement monstrueux.

L'agriculture, l'horticulture, la sylviculture tiennent une grande place dans le monde économique américain. Aussi seront-elles très brillamment représentées à St-Louis. Il s'y prépare une merveilleuse exhibition d'animaux de ferme et d'animaux domestiques.

Les succès surprenants des exhibitions de riz accommodé de toutes les façons ont vivement stimulé le zèle de nos planteurs, de nos fermiers, de nos ménagères, de nos cuisinières et surtout de ceux qui ont quelque souci ou quelque connaissance de l'art culinaire.

Sous tous ces différents rapports l'Exposition de St-Louis dépassera tout ce qui s'est vu jusqu'ici et il y aura de magnifiques restaurants, détail qui avait été quelque peu négligé jusqu'à présent.

Il est un animal trop méconnu dans le passé et qui mérite plus de considération parce qu'il rend de grands services à l'humanité, c'est la chèvre, la chèvre laitière, la chèvre Angora. On dédaigne la chèvre, parce que, comme nourriture, elle coûte. Mais son lait est très nourissant, sa chair succulente, son poil soyeux, son cuir léger et élégant. La renommée de la chèvre date de la plus haute antiquité.

Il semble que les exposants américains veuillent réhabiliter la chèvre et lui donner sur nos tables comme dans nos basses-cours la place qui lui revient de droit, ne fût-ce que pour son poil, si renommé sous le nom de Mohair.

SITUATION INEXTRICABLE EN COLOMBIE.

Rien n'égale la maladresse, l'imprévoyance que viennent de montrer les Colombiens, gouvernement et populations, tout récemment, dans l'affaire de Panama. Il y avait une magnifique entreprise dont le monde entier attendait avec impatience l'accomplissement. Sur ce sujet il y avait unanimité d'opinion des deux côtés de l'Atlantique. L'adoption de ce projet devait infailliblement faire sa fortune. Elle n'y avait rien à perdre. En revanche elle avait tout à y gagner. Elle entrait ainsi en relations avec toutes les nations et se faisait des amis partout. Au lieu d'accepter les propositions avantageuses qu'on lui faisait, elle les a toutes rejetées obstinément et s'est créé de nombreuses inimitiés parmi les Etats de l'appui desquels elle avait le plus grand besoin, notamment des Etats-Unis qui devenaient ses protecteurs naturels et les principaux instruments de sa grandeur future.

Ayant pour voisin un Etat puissant comme l'Union, sa première pensée devait être de se fortifier à l'intérieur pour pouvoir résister aux attaques dont elle était menacée. C'est le parti opposé qu'elle a pris. Elle n'a rien négligé pour s'aliéner la majorité de ses populations et les a en quelque sorte forcées à secouer son joug, à se déclarer indépendantes.

Or, cette indépendance est elle-même une impossibilité. Réduit à ses seules ressources matérielles et militaires, le gouvernement de Panama ne peut subsister.

Son territoire est trop étroit, sa population trop faible, ses revenus trop pauvres. Pour se maintenir il lui faut invoquer l'appui de l'étranger.

L'indépendance qu'il rêvait lui échappe ainsi de tous les côtés à la fois et le malheureux pays se voit réduit à mendier le secours de ses voisins, lui qui trouvait déjà si lourd le joug de son propre gouvernement.

Voilà à quel excès de misère est tombée la pauvre Colombie, à charge tout à la fois à elle-même et aux autres républiques.

Ces dernières ne peuvent pourtant pas laisser une partie importante du Nouveau Monde en état de dissolution. Il faut en finir le plus tôt possible avec cette déplorable situation. Les Etats-Unis ont dans les circonstances actuelles un grand devoir à accomplir.

Sauront-ils accomplir leur difficile mission? C'est ce qu'un avenir prochain nous apprendra.

Un Moyen de Prédire le Temps.

C'est une croyance populaire de Tarn-et-Garonne qu'un de ses correspondants transmet à M. Henri de Parville, et qu'il vous sera facile de vérifier.

Donc, dans un petit village de Tarn-et-Garonne, on est persuadé que les six derniers jours de décembre correspondent, au point de vue météorologique, aux six premiers mois de l'année, et les six derniers jours de juin aux six derniers mois. Un peu étonné d'abord, mais curieux, le correspondant de M. de Parville s'est mis à prendre des notes: et les voici, qui paraissent assez probantes:

26 décembre, ni froid ni pluie. Or, en janvier, ni froid ni pluie. 27 décembre, même chose, un peu de brouillard le soir. Or, février, "idem". 28 décembre, très beau; mars, "idem". 29 décembre, beau, un peu de soleil et de pluie dans la soirée. Avril commença et finit de même. 30 décembre, matinée pluvieuse, journée sombre avec un peu de soleil; soir, pluie. Or, mai, "idem". 31 décembre, très pluvieux: juin, idem".

Ces observations, bien entendu, ne peuvent s'appliquer qu'à la région où le temps a été observé pendant les six derniers jours de décembre ou de juin. Mais si cela est vrai pour le Tarn et Garonne, cela le sera aussi pour d'autres régions.

Un Mot Délicieux de Léon XIII.

Vers 1880, il recevait assez souvent le cardinal Jacobini, qui était complètement chauve, mais n'en offrait pas moins aux yeux des malicieux une perruque d'un blond ardent, qui semblait croître chaque semaine. Il en avait trois, une très courte jusqu'au 10 du mois, moment où il mettait la seconde, un peu plus longue. Et, à la fin du mois, il avait la plus luxuriante chevelure.

Léon XIII résolut de faire cesser cela. Et un jour où le cardinal Jacobini le félicitait de demeurer éternellement jeune, le pape répondit:

—Eh! eh! Il serait tout de même temps, Eminence, de nous décider à blanchir!

La leçon porta. Le mois suivant, le cardinal Jacobini montrait son crâne aux Romains.

THEATRE CRESCENT.

Entre tous les talents que possède M. Geo. Sidney brille au premier rang celui de former une troupe et d'y grouper tous les éléments qui doivent assurer le succès d'une soirée artistique. C'est ce qui a frappé tout d'abord le public dès la première de "Buzy Izzy", c'est ce qui attire la foule au Crescent depuis dimanche.

Ce n'est pas à proprement parler une pièce que "Buzy Izzy", mais il y a là assez d'effets de scène, d'idées et de situations pour construire trois ou quatre comédies.

Et puis, combien d'artistes de valeur, de diseurs, de chanteurs, de danseurs, d'athlètes, d'acrobates. Tous les genres y sont représentés et tous les goûts satisfaits. Et voilà une semaine nouvelle de succès assurés pour le Crescent. Il y aura matinée, jeudi et samedi, à l'honneur de "Buzy Izzy".

ST. CHARLES ORPHEUM.

L'Orpheum est en pleine veine de succès cette semaine et son programme est de nature à satisfaire les plus difficiles.

On y trouve en premier lieu Miss Emily Lytton en compagnie de Wm Gerald et entourée d'une excellente compagnie qui fait fureur dans une bouffonnerie intitulée "A Lucky Duck."

Puis viennent Almont et Dumont, les frères Rio, les frères Rossi et les Auers, de quoi entretenir constamment de nouveautés les habitués de l'Orpheum, sans compter les surprises que la direction fait chaque soir à son public.

GRAND OPERA HOUSE

Nos lecteurs connaissent bien l'histoire de cette bande de voleurs qu'ils ont déjà applaudie sur la même scène.

Inutile de revenir longuement sur ce sujet qui a souvent provoqué les applaudissements du parterre du Grand, mais nous manquerions à tous nos devoirs de critique, si nous ne constations pas une fois de plus le brillant succès de "Nobody's Claim", un des mélodrames qu'interprète avec un rare talent la troupe Baldwin-Melville.

On ne saurait envoyer trop de bravos à Miss Flora Parker, charmante dans son rôle de Madga, et à M. Lonergan à qui revient en grande partie le triomphe de la pièce.

THEATRE DE L'OPERA.

OUVERTURE DE LA SAISON 1903-1904.

CARMEN.

Les prédictions que nous servaient, il y a quelques mois, certains pessimistes ne se sont pas réalisées, fort heureusement. On nous disait, sans hésitation, qu'il n'y aurait pas de troupe ici cet hiver, que les difficultés de l'entreprise devenaient de plus en plus grandes, que les obstacles se multipliaient à tel point que notre impresario se verrait forcé d'abandonner la partie. Les prophètes de malheur ont été déçus dans leur espoir, car au moment opportun sont entrés en scène, permettez nous l'expression, des amis, aussi sincères que modestes, et, grâce à leur dévouement sans bornes et à leur puissant appui, notre beau temple lyrique de la rue Bourbon a pu hier soir, s'ouvrir de nouveau devant une foule compacte qui se pressait à ses portes pour assister à l'inauguration de la saison et pour souhaiter la bienvenue à quelques uns des excellents artistes dont est composée la troupe de M. Charley.

Nous devons à l'amabilité d'un bon ami l'honneur d'occuper une fois encore le fauteuil réservé au chroniqueur de l'"Abeille", nous le remercions de tout cœur de ce qu'il a dit de nous hier, et nous formons des vœux pour que nous puissions répondre à son attente, et représenter dignement le plus ancien journal de la Nouvelle-Orléans, cette "Abeille" qui a travaillé incessamment depuis 75 ans à la perpétuation en Louisiane des institutions de langue française.

Les impressions d'une "Première" sont vagues d'ordinaire. L'hésitation des artistes, la foule, le plaisir de retrouver les anciennes connaissances et de causer avec elles, amoindrissent, en quelque sorte, la perception exacte des choses.

On est ébloui et on se laisse sans résistance bercer doucement par ce beau rêve qu'on voit tout éveillé. Chose curieuse, cet effet se produit même chez ceux qui sont presque blasés, qui, depuis nombre d'années, assistent aux soirées d'ouvertures et se rappellent tous les artistes lyriques qui ont chanté ici.

La soirée d'hier n'a pas fait exception à la tradition: l'enthousiasme et l'animation y étaient à leur comble et la valeur des artistes qui y ont pris part nous fait prévoir que la saison sera très réussie, ce qui assurera, espérons-le, un avenir brillant à notre scène lyrique française.

Nous avons eu l'occasion, assez souvent, d'énoncer notre opinion au sujet de l'Opéra Français, et nous réitérons ici ce que nous avons dit précédemment. La Nouvelle-Orléans, depuis trois quarts d'un siècle, jouit, dans le monde des arts, d'une réputation enviable et méritée. Nous avons eu, chaque année, à part de rares exceptions, des troupes d'opéras de premier ordre, et il eût été regrettable, au moment où notre bonne ville du Croissant s'agrandit et s'améliore à vue d'œil, d'en abandonner une des plus grandes attractions.

Le danger est passé: il ne nous reste qu'à constater l'éclatant succès de la "Première". Tout notre public y était, ce public si varié que je me suis plu souvent à étudier et dont j'ai parlé, l'an dernier, dans une de mes causeries. Il n'a pas changé, "petit bonhomme vit encore": il est toujours bon connaisseur, juste et bienveillant: il sait indiquer son appréciation de passages bien rendus par des acclamations de bon aloi qui se transforment quelquefois en ovations, quand, au contraire, l'artiste qu'il écoute n'est pas à la hauteur du rôle qu'il interprète, il se contente tout bonnement de rester froid, et n'a pas recours, pour marquer son improbation, à des démonstrations bruyantes qui seraient au-dessous de sa dignité.

Inutile d'ajouter que la salle, hier soir, était superbe et que la corbeille, qui était toute garnie de ravissantes débutantes et de jolies femmes, présentait un spectacle que n'oublieront certes pas, ceux qui ont eu le plaisir de le contempler.

La direction s'est écartée cette année, des chemins battus, elle a voulu choisir pour la représentation inaugurale, au lieu d'un grand opéra, l'admirable opéra comique qui servira à immortaliser Bizet. "Carmen" est, en effet, une œuvre de grand mérite, d'un genie à part, dont la partition renferme d'un bout à l'autre des merveilles de mélodie et des puissances d'harmonie qui ne le cèdent en rien à celles d'ouvrages plus prétentieux. Le livret n'en est pas parfait, loin de là, mais on y trouve de l'action, de beaux élans dramatiques qui font vite oublier l'erreur qu'ont commise les auteurs de ce livret, en ne s'inspirant pas entièrement de l'incomparable "Carmencita" de Prosper Merimée.

Quant à l'interprétation de la pièce elle a été dans son ensemble remarquable pour une première représentation. L'espace et le temps nous manquent pour entrer dans de plus amples détails, nous ferons de notre mieux pour signaler ce qui nous a le plus frappé.

Mme Bressler-Gianoli est certainement l'égale de toutes les cantatrices que nous avons entendues dans le rôle de "Carmen". Elle a une ravissante voix de mezzo-soprano dont elle se sert avec art et dont le timbre est d'une pureté surprenante. Elle est aussi tragédienne et comédienne dans l'âme et fait ressortir d'une manière saisissante les traits du caractère si changeant et si indécis de la petite cigarière de Séville. Dame Nature s'est, elle aussi, mise de la partie et s'est montrée généreuse envers notre mezzo-soprano qui joint à ses grandes qualités d'artiste une grâce parfaite. Les souvenirs de vingt-trois années deviennent quelquefois un peu imprécis, mais nous ne croyons pas nous tromper en comparant le talent de Mme Bressler-Gianoli à celui de Mme Emilie Ambre qui, au cours de la saison 1880-1881, a fait les délices de notre public. De même que Mme Ambre, Mme Bressler-Gianoli a compris ce que c'était que ce cœur de "Carmen" et elle sait le faire voir tel qu'il est. Comme l'a dit un chroniqueur de Paris "elle est chatte et tigresse à la fois".

M. Mikaelly a mérité, sans le moindre doute, les applaudissements que ne lui a pas marchandés le parterre entier. Cet artiste, engagé comme ténor léger, possède une jolie voix. Il a bien chanté et tenu le rôle de Don José, et s'est affirmé chanteur exquis et excellent tragédien.

Mme Duperret-Mikaelly, chanteuse légère, a chanté avec sentiment et avec goût le rôle de Micaëla; elle saura se faire applaudir quand des rôles plus importants lui seront confiés et qu'elle pourra semer en abondance ses notes perlées.

Mlles Dartès et Dementhe (Frasquita et Mercédès) se sont très bien acquittées de leurs tâches. La première est notre charmante dugazon de l'an passé qui s'est fait bruyamment applaudir pour sa versatilité étonnante. Le public a été heureux de revoir cette chanteuse qui, comme pensionnaire, s'est toujours montrée complaisante et aimable. Mlle Dementhe est jolie et sait se servir de sa gentille voix.

M. Monfort est notre second baryton. Sa voix, que nous avions déjà entendue sur notre scène, est toujours la même. Il a enlevé haut la main le rôle d'Escamillo. Les couplets du Toréador ont été bissés.

A M. Labriet, première basse-chantante, a été confié le rôle assez insignifiant de Zuniga. Nous l'attendons dans les grands rôles de son répertoire qu'il rendra superbement grâce à sa belle voix et à son jeu intelligent.

Nos compliments à Messieurs Montclair, Leroux, Launay et Maillard. N'oublions pas non plus Mlles Mozzi et Staats et les autres dames du ballet qui ont déployé beaucoup de grâce dans les divertissements des deuxième et quatrième actes.

Nous prions M. Lagye, chef d'orchestre, de nous excuser si nous avons un peu attendu pour parler de lui. Il est à notre point de vue, le premier dont nous devions nous occuper, car c'est réellement sur lui que repose toute la responsabilité des spectacles. Nous lui envoyons nos félicitations les plus sincères. Les habitués de l'opéra s'attendaient aux incartades dont les orchestres et les chœurs sont coutumiers aux "Premières" et même après. Ils ont été hier soir agréablement surpris car, à l'exception de quelques écarts insignifiants, l'ensemble a été bon. Nous sommes redevables de ce résultat inattendu, inespéré, à l'habileté et à la patience de M. Lagye.

Nous terminons cette causerie un peu décousue en constatant que le bruit du succès de la "Première", hier, se répande et que le public néo orléanais donne son soutien à notre Opéra français. Personne n'y perdra.

Le duc des Abruzzes, sur l'invitation du maire, a retardé le départ du "Liguria" pour assister, avec son état-major, au spectacle d'hier soir. Il a passé le premier acte dans la loge de M. Capéd, vieille et a fini la soirée avec les actionnaires. C'est le aimable secrétaire du maire qui s'était chargé de conduire au théâtre les officiers du duc.

Liste des abonnés

Avant scènes. — A. Aug. J. Cassard, B. W. B. Rogers, C. D. A. Milliken, D. H. Beer, L. Ge Denègre, F. D. A. Chaffraix, G. M. M. Whitney, H. H. Larousseni.

Baignoires — 1. W. G. Vincent et E. Seville, 2. G. W. Nott, 3. H. T. Howard, 4. J. C. Denis, 5. W. Agar, 6. J. B. Levert, 7. Jos. H. De Grange, 8. S. Delgado et Mme Schmidt, 9. J. F. Del Cornal et J. B. Camors, 10. J. L. Lyons.

Loges Grillées — 53. Chas M. Green, 54. W. P. Burke, 55. J. A. Blaffer et J. E. Burguières, 59. W. Van Benthuysen et Chas Janvier et B. M. King, 60. E. H. Bright, 61. Fk T. Howard, 62. J. B. Norman, 63. P. F. Pescud, 64. F. J. Gasquet, 65. C. M. Soria, 66. H. W. Connor, 67. Chas Godchaux, 68. Dr E. S. Lewis et M. E. O'Donnell, 69. Chas H. Hyams; 70. L. L. Lyons et Wm Adler.

Loges Découvertes.— 10. A. R. Blakeley, 20. F. Johnson Co. Ltd., 45. W. R. Troy, 46. Fernand May, 47. Frank Hayne, 48. Pearl Wright et William Merle, 49. Mme M. R. Spelman, 50. W. P. Brown, 57. Hore.

Feuilleton

-:DE:-

L'Abeille de la N. O.

No. 16 Commencé le 24 octobre 1903

LA Main Mystérieuse.

Par ELY MONTCLERC.

PREMIERE PARTIE.

X

Suite.

Et les yeux hagards, fixés devant elle, elle semblait la proie d'une hallucination.

—Ecoute.... n'entends tu pas ce cri, ce cri déchirant?....

Oh! cette plainte! et le roulement du chemin de fer qui l'assourdit, cette plainte, mais entends, elle recommence .... entends tu!....

Violemment, Rochette appuyait la main sur la bouche de sa compagne, étouffait ses voix.

Il était devenu fort pâle tout à coup, et un tremblement l'agitait.

—Tais toi, tais toi ..... Catherine, souffla t il, tais toi, malheureuse, tu divagues....

Mme de Carrouges revenant à elle, se tourna vers son compagnon.

—Qu'as tu donc? interrogea t-elle.

—Ce que j'ai, insensée? Mais je frémis d'inquiétude en pensant à cette....

Est-ce que tu as souvent de ces cauchemars en plein jour?

—J'entends toujours, toujours, j'entends, depuis que je sais qu'elle est partie, retentir déchirante la plainte de Marie-Rose..

La nuit, sa voix m'éveille en sursaut.... Je me dresse, glacée, baignée de sueur, et le long du mur noir, je vois une main, une main blanche, lumineuse.... une main qui trace lentement ce nom: Marie Rose.....

Alors je me retiens, j'emploie le peu de forces qui me restent à étouffer mes cris, sinon, vois-tu, je hurlerais comme une chienne dans les ténèbres, je hurlerais à la mort ...

Le notaire, d'un geste découragé venait de laisser retomber ses bras le long de son corps.

—Quel danger! murmura-t il à voix basse, sa folie peut nous perdre tous.... Que faire?.....

—Cherche ma fille, et quand tu l'auras trouvée je serai guérie, répondit Mme de Carrouges dont l'oreille avait perçu cet aparté.

—Il le faut bien! soupira Rochette. Allons, je me décide à faire ce que tu veux.....

Dès demain, non, ciens, ce soir même je quitte mon étude et me mets en campagne....

Mais en revanche promets moi d'être raisonnable, de ne plus avoir de ces pensées, de ces visions....

—Y songes-tu, imprudente? y songes tu qu'un mot, un seul mot entendu, constituerait pour toi, comme pour moi-même le pire des dangers? cria Rochette.

—Je le sais, mais quand je pense à ma fille, je deviens folle ...et l'affreux spectacle dont je n'ai pas été témoin, que je vois néanmoins, que je vois comme si la chose se produisait sous mes yeux, l'affreux spectacle me glace jusqu'aux moelles....

A ces moments là, je serais heureuse de crier aussi haut que possible tout, tout, tout ce que nous avons fait....

L'heure tinta....

—Il est tard, dit Rochette, et je dois partir tout de suite, si je veux arriver chez moi avant la fermeture des bureaux.

Je sors le premier, toi, demeure encore dix minutes, et va t'en par une autre porte....

Sois prudente, Catherine, sinon à quoi te servirait de retrouver Marie Rose?

—Quand te reverrai je? demanda Mme de Carrouges.

—Tu ne me reverras pas....

Je ne t'écrirai que lorsque je pourrai t'apprendre quelque chose de précis....

—Bien.....je compte sur toi .....Toi, compte sur ma reconnaissance....

Allons adieu, et surtout veuille te hâter!

Il fit un geste d'acquiescement salua, et se glissa hors de la cathédrale.

Un quart d'heure plus tard le notaire était à la gare, et prenait le train de Paris.

Paris traversé, Rochette, gare Montparnasse, s'embarqua pour Versailles-Chantiers où il arrivait vers six heures du soir.

Rue de Vergennes, une paisible voie où il ne passait pas trente personnes par jour, le notaire avait son logement et son étude.

Les clercs, dans un bureau, travaillaient encore lorsqu'il entra chez lui.

Appelant le principal, Rochette l'avertit qu'une nécessité pressante le forçait à s'absenter pour quelque temps de Versailles, et qu'en conséquence, il le chargeait du soin de diriger convenablement l'étude.

Il comptait partir le lendemain à la première heure.

Cela fait, le notaire gagna son appartement, et se fit servir à dîner par son vieux domestique.

Pendant ce temps, clercs et sauve-ruisseaux prenaient la poudre d'escampette.

Sur le seuil de la porte de l'étude, l'un d'eux s'arrêta, et montrant une maison en face, dont les volets demeuraient rigoureusement clos.

—Dis donc, fit-il, s'adressant à un de ses camarades, est ce qu'il y a quelque chose de neuf du côté de Mathias Herbeaux?

Est ce qu'on a trouvé l'assassin de ce vieux pingre?

—Pas encore..... Faut croire que l'individu qui a fait le coup est un malin....

—C'est égal, je donnerais bien quelque chose pour être l'héritier du bonhomme, un sale type entre parenthèses et qu'on a bien fait d'estourbir!

Oui ça m'irait qu'il m'ait fait son héritier.... ma parole!....

—J'te crois, Benoit! Y doit en laisser des fafiots et des picaillons, avec, en plus, ceux que l'assassin a pas pu y choper.

Ç'a c'est un sale coup, fricasser un homme pour y chiper sa monnaie et rien attrapper du tout, mince! le jeu ne vaut pas la chandelle....

—Qu veux tu, mon vieux, ça c'est les petits désagréments du métier d'assassin!

Et sur cette boutade qui provoqua force rires, tous les jeunes gens, s'échapperent et eurent bientôt disparu au coin de la rue de Vergennes.

.....

A Trilport, chez la mere Langlois, la cabaretière dont l'auberge est située au bord de la route Nationale, tout près de la Marne, à Trilport, ce même après midi, le charron Pépin Langogne buvait une bouteille de vin blanc en compagnie d'un de ses clients dont il venait de ferrer le cheval.

Pépin Langogne paraissait très absorbé depuis quelques jours; pour tout dire, depuis l'arrestation d'Emmanuel Perretti.

On ne l'entendait plus chanter du matin au soir en tapant vigoureusement sur l'enclume, ses gais propos ne provoquaient plus le sourire, ce n'était plus le joyeux boute-en-train de naguère, ce rigolo de la Bouillabaisse comme on l'avait surnommé dans le pays à cause de son origine marseillaise.

Et même à présent, attablé en face d'un camarade, Pépin Langogne demeurait le front baissé, l'air de quelqu'un qui a une idée "qui ne va pas", ainsi que disait la mère Langlois.

Mais comme la Bouillabaisse répondait fort mal aux plaisanteries, on le laissait revenir tout seul.

—Eh ben, avait demandé le compagnon de Pépin à la cabaretière, eh! ben mère Langlois, avez vous des nouvelles de c'failli gueux de Corse?

Langogne à ces mots releva vivement la tête.

—Pourquoi, dit il, que t'appelles comme ça un copain, un camarade?

Est ce qu'il t'a fait quéque chose à toi, ce pauvre bougre de Perretti?

—Dame non!

N'empêche que c'est un assassin!....

—Un assassin, un assassin ... grommela le charron, c'est bientôt dit, ça, mais faudrait l'prouver, mon bonhomme!

—Ah! ben! s'esclaffa l'autre, ça te va comme des gnètres à un lapin d'parler ainsi, mon vieux! Tu te souviens donc pas qu'Perretti affirmait qu'il avait passé la nuit du crime avec toi, et qu'tas dit au juge que tu te rappelles pas ça du tout, du tout?

Langogne haussa les épaules et paraissant faire un violent effort:

—Si j'ai dit ça, j'ai eu tort, dit il, ou ben c'est qu'ma mémoire m'a fait défaut, car j'ai ben cherché et j'me rappelle à c't'heure qu'Perretti avait raison....

—Quoi qu'tu dis? intervint la mère Langlois vivement intéressée.

—J'dis.... j'dis.... eh! ben tenez, j'vas en dégoiser.... depuis huit jours que j'en ai des ras sur le cœur, ça m'étouffe à la fin....

J'dis qu'c'est moi voyez-vous, qu'est un failli gueux....